



**HAL**  
open science

## L'émigration vers le Canada au début du XXe siècle

Jean Le Bihan

► **To cite this version:**

Jean Le Bihan. L'émigration vers le Canada au début du XXe siècle : Le témoignage de la jeune Scaëroise Maguerite Carduner (1893-1963). Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 1998, 127, pp.351-360. halshs-00423645

**HAL Id: halshs-00423645**

**<https://shs.hal.science/halshs-00423645>**

Submitted on 19 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'émigration vers le Canada au début du xx<sup>e</sup> siècle : le témoignage de la jeune Scaëroise Marguerite Carduner (1893-1963)

par Jean Le Bihan\*

C'est au printemps 1912 que la famille Carduner vit le cours de son existence soudain basculer : les difficultés du quotidien décidèrent en effet les parents, Jean et Marie-Jeanne, à quitter leur petite ferme scaëroise de Lojou pour tenter «l'aventure canadienne». Deux frères de Marie-Jeanne, installés depuis une dizaine d'années au milieu des vastes plaines du Canada central, pouvaient déjà s'enorgueillir d'un début de réussite sur leur nouveau sol. C'était là un puissant motif d'espoir qui décida sans nul doute les Carduner au départ. Mais leur épopée familiale serait toutefois rapidement tombée dans l'oubli si l'aînée des enfants, une jeune fille de dix-neuf ans prénommée Marguerite, n'avait résolu d'entretenir une riche correspondance avec l'une de ses cousines restée «au pays». Ces lettres, au nombre de six, s'échelonnent du printemps 1912 à celui de 1914, couvrant ainsi les deux premières années passées au Canada<sup>1</sup>. Sans doute n'est-il guère utile de souligner leur caractère exceptionnel : elles relatent d'abord avec une remarquable précision le voyage lui-même, puis l'installation au Canada ; elles expriment ensuite les sentiments, confus voire

contradictaires, ressentis par la jeune émigrée ; elles éclairent enfin le phénomène, souvent difficile à saisir, de la redéfinition de l'identité telle que l'implique l'expérience de l'émigration.

\*

\*\*

## I. «Avant de partir on nous disait qu'on serait mort avant notre arrivé»

La première lettre de Marguerite fut écrite quelque trois semaines après le départ de Scaër. Elle est tout entière consacrée à la relation du voyage, lequel s'ordonne en trois

---

\* Agrégé d'histoire.

<sup>1</sup> Elles sont aujourd'hui la propriété de M. Bertrand Petit qui les a aimablement mises à notre disposition afin de réaliser cette étude. Qu'il en soit vivement remercié. Notre reconnaissance va encore à M<sup>me</sup> Madeleine Miklos qui a gentiment accepté d'effectuer des recherches complémentaires en Saskatchewan, ainsi qu'à M. Jean Ollivro pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée dans la réalisation de la carte.

étapes successives. En premier lieu, la famille Carduner dut en effet gagner la ville du Havre et pour cela, passer par Paris :

«D'abord nous avons passé par Paris, une très belle ville. La plus belle que j'ai vu. Seulement pour traverser les rues il fallait bien faire attention. Car tu n'as jamais vu un tel encombrement. Nous avons averti Alain Carduner que nous passerions par Paris. Il est venu nous chercher à la gare St Lazare. Nous avons passé la matinée du vendredi avec lui. Il nous avait dit qu'il allait se marier avec une parisienne. A deux heures le vendredi nous avons pris l'express pour aller au Havre. Nous y sommes arrivés à 5 heures de l'après midi. Malheureusement au Havre Yvon Guiffant a été refusé. Nous devons partir du Havre le samedi. Mais le paquebot, par suite d'une avarie d'hélice ne pu partir avant le dimanche après midi?» (printemps 1912).

Vint ensuite la longue traversée de l'océan Atlantique :

«Le Chicago était un bateau tout neuf et très bien installé. Il n'y avait pas de première classe dessus de sorte que c'était nous qui les remplacions. Avant de partir on nous disait qu'on serait mort avant notre arrivé : je t'assure que n'avait pas du tout envie de mourrir. Je me plaisais trop sur le navire. D'abord nous avions une excellente cuisine. Quatre plats à tout les repas ; un dessert de gateau, un dessert de fruit et du vin rouge et du vin blanc. Et puis pour tout dire un joli garçon pour nous servir à table. Ah ! Je t'assure qu'il était gentil et bien stylé. Nous mangions dans une grande salle à manger. Mais j'avais bien su choisir ma place à la table servi par le plus gentil. Quant au mal de mer j'ai fait connaissance avec lui aussi. Nous sommes partis le dimanche après midi et des le lundi matin il m'a souhaité le bonjour. Il n'est pas venu me le souhaiter au lit car je m'étais levée très tôt. Mais j'avais fini à peine de m'habiller quand j'ai commencé à vomir. C'était fini, il me fallut me recoucher le mal de mer avait gagné sur moi. Mais dans

mon lit je ne sentais rien. Pendant deux jours je suis restée coucher. Mais je n'avais pas à me plaindre une femme de chambre me servait dans ma cabine. Ma mère et Marie Thérèse<sup>3</sup> ont senti le mal de mer aussi. Mais Françoise<sup>4</sup> et Ernest<sup>5</sup> et Jeanne<sup>6</sup> n'ont pas été malade du tout. Nous étions près de douze cent sur le bateau. huit cent soixante en 3<sup>ème</sup> et 3 cent dix en deuxième. Nous avions trois musiciens sur le bateau et nous dansions tout les soirs sur le pont. Et ses danses là étaient très rigolos. Car il y avait des danseurs de différentes nations. Il y avait des italiens, des allemands, des espagnols, des roumains et des français. Le Chicago ne marchait pas bien vite. Il a mis dix jours pour faire sa traversée. Nous avons eu tempête. Pendant trois la mer a été très houleuse.» (*id.*).

Restait enfin à effectuer un trajet long de cinq jours pour gagner la Saskatchewan, destination ultime du voyage :

«A notre sortie du bateau nous avons vu New-York. Une très grande ville avec ses maisons à 48 étages. Mais elle n'a pas le chic de Paris. De là nous avons pris le train pour Montréal. A Montréal nous avons passé un jour et de là nous avons pris le train pour Herbert. Nous avons passé quatre jours dans le train Tu peut t'imaginer si nous avons vu du paysage.» (*id.*).

Quelque vingt jours après leur départ, les Carduner étaient enfin parvenus à bon port.

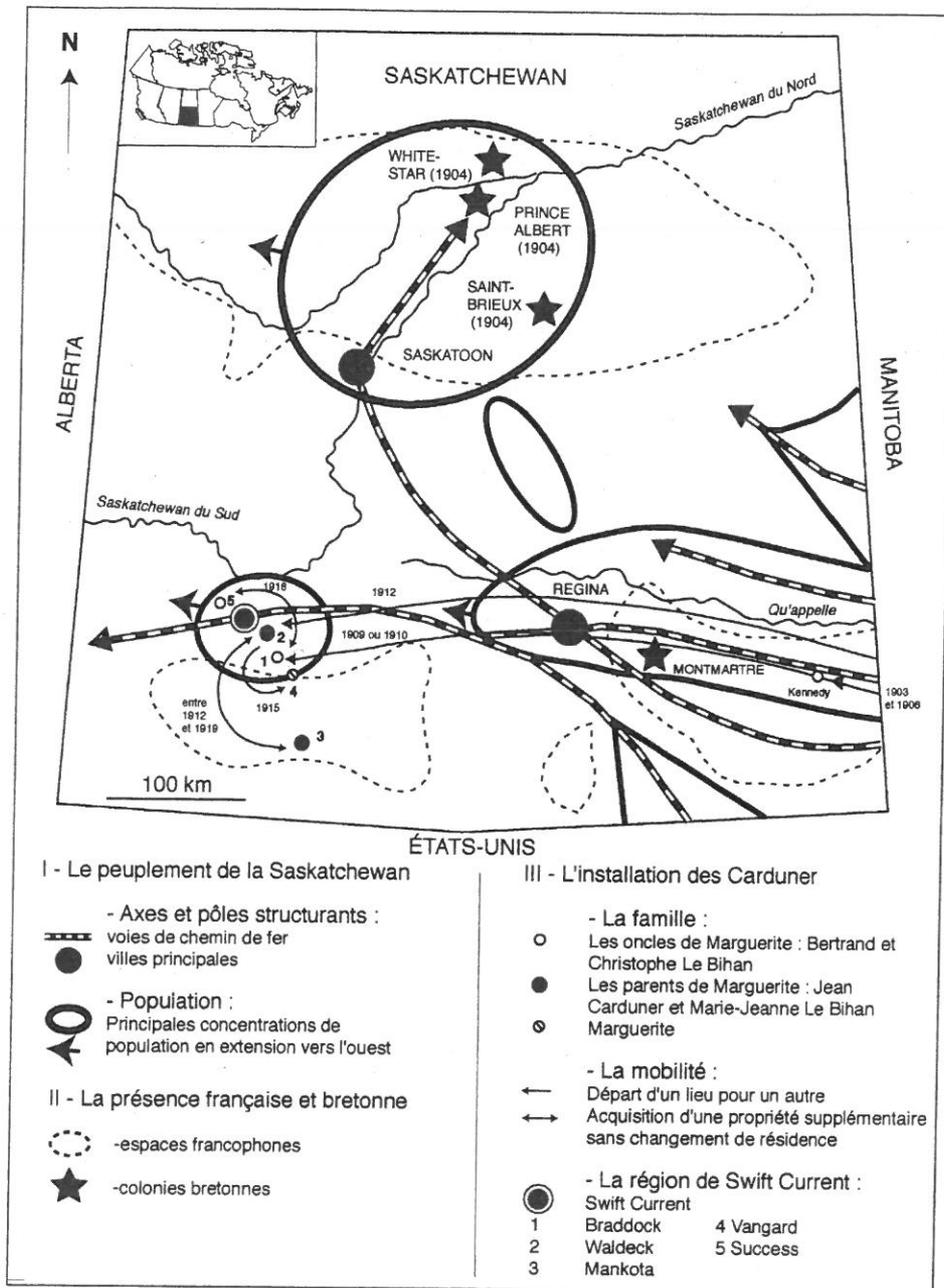
<sup>2</sup> Comme on le voit, les lettres de Marguerite Carduner comportent de nombreuses fautes d'orthographe et de syntaxe. Nous ne les avons cependant pas corrigées dans la mesure où elles témoignent d'un degré de maîtrise de la langue qui a en lui-même une signification historique.

<sup>3</sup> Jeune sœur de Marguerite, alors âgée de sept ans.

<sup>4</sup> Jeune sœur de Marguerite, alors âgée de cinq ans.

<sup>5</sup> Jeune frère de Marguerite, alors âgé de trois ans.

<sup>6</sup> Jeune sœur de Marguerite, alors âgée de trois mois.



Carte 1. - L'établissement de la famille Carduner dans la province canadienne de la Saskatchewan au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Sources : Donald KERR, Deryck W. HOLDSWORTH [dir.]. *Atlas historique du Canada, III. Jusqu'au cœur du XX<sup>e</sup> siècle, 1891-1961*. Montréal, Presses universitaires de Montréal, 1990. - Richard LAPOINTE, Lucille TESSIER, *op. cit.* - Jean LE BIHAN, *op. cit.* - Grégoire LE CLECH, *op. cit.*, 1971.

## II. «On fait de l'argent plus vite ici qu'en Bretagne»

En Bretagne, les Carduner étaient agriculteurs. Ils le restèrent au Canada. Pour cela, il fallut d'abord s'installer :

«Nous avons acheté 600 acres de terre près du bourg de Valdec, à deux lieues de Sueff-Currunt<sup>7</sup>. On est entrain de batir dessus en ce moment. On va semer 30s acres de lin. Nous avons fait casser la terre avec un engin trainant huit charrues après lui et mis en mouvement par la gazeline.» (26 mai 1912).

Dès l'automne 1912, Marguerite s'empressa de dresser un bilan mitigé de la première récolte, sans doute encore insuffisante, mais néanmoins très prometteuse :

«Au canada le battage vient de finir. Tous le monde est content car il y a eu bonne récolte. Nous n'avons pas eu autant de pluie qu'en France. Nous autres comme on avait pas une grosse récolte cette année les garçons n'avait pas grand ouvrage a la ferme. Bertrand<sup>8</sup> a été au battage pendant 25 jours et à gagné 1 500 francs avec six chevaux. On fait de l'argent plus vite ici qu'en Bretagne. Mes tontons<sup>9</sup> ont eu une très bonne récolte. Ils ont eu 499 800 livres. Nous avons eu la machine pendant huit jours. C'est-à-dire 25 hommes à nourrir pendant huit jours ! [...] Avez-vous eu une bonne récolte ?» (12 novembre 1912).

Au printemps suivant, la jeune fille fit une nouvelle allusion à la reprise des travaux agricoles :

«Les hommes sont pressés. Le temps est beau et les semailles vont commencer. Et comme ils ont près de six cents journeaux à ensemençer il ne faut pas qu'ils restent traîner.» (25 mars 1913).

On sent cependant la jeune immigrée peu désireuse de s'étendre sur cette question qui, convenons-en, ne la concernait pas directement.

## III. «Je ne comprend pas encore beaucoup l'anglais»

On la trouve en revanche moins avare de détails concernant les vicissitudes de l'adaptation au nouvel environnement linguistique. Certes, Marguerite se plut à insister, non sans exagération, sur les prouesses de ses jeunes frères :

«Pierre et Henri vont depuis un mois à l'école anglaise. Ils lisent couramment l'anglais. On va en faire de vrais canadiens.» (26 mai 1912).

Et deux mois et demi plus tard :

«Henri et Pierre vont à l'école anglaise depuis quelques mois. Ils savent déjà l'anglais.» (10 août 1912).

Mais quant à elle, force lui fut de reconnaître les immenses difficultés de compréhension qu'elle rencontra au départ. Autant de situations cocasses qu'elle s'empressa de rapporter à sa lointaine correspondante :

«Je ne comprend pas encore beaucoup l'anglais : Aussi quand je suis seule à la maison et qu'il arrive un anglais voulant me faire comprendre quelque chose et moi qui ne peut

<sup>7</sup> La ville de Swift Current, située au cœur de la province canadienne de la Saskatchewan, devait devenir le nouveau berceau de la famille et se substituer peu à peu dans la mémoire familiale à l'ancienne origine bretonne. L'examen de la carte jointe à cet article indique clairement que la région de Swift Current, bien que déjà densément peuplée au moment de l'arrivée des Carduner, n'en est pas moins située à l'écart des zones francophones. Les Français, et partant les Bretons, en étaient donc naturellement absents. La population était en effet majoritairement composée de colons britanniques et scandinaves auxquels venait s'ajouter, non loin à l'est, une importante minorité allemande.

<sup>8</sup> Bertrand Carduner, alors âgé de 17 ans, est le second de la fratrie, juste après Marguerite.

<sup>9</sup> Il s'agit des deux oncles maternels de Marguerite. Comme il a été dit en introduction, Bertrand et Christophe Le Bihan s'étaient installés au Canada dès les toutes premières années du siècle.

rien déchiffrer de ce qu'il dit c'est si amusant qu'à la fin je ne peut pas m'empêcher de rire. Mais à force de signe on parvient toujours à se comprendre. Une aventure qui m'est arrivé dans la première quinzaine de mon arrivé ici: Une de nos voisines, dont le mari allait au bourg et qui devait y rester deux jours, avait peur seule la nuit et vient me demander pour aller dormir avec elle. J'y suis aller pensant trouver une occasion de rigoler encore. Elle me parlait assez souvent mais je ne comprenait goutte de ce qu'elle me disait. mais le matin quant elle m'a dit de déjeuner avec elle il n'a pas fallu me répéter deux fois. J'ai bien compris de suite.» (26 mai 1912).

Quelques lignes plus loin, évoquant une soirée dansante au cours de laquelle les jeunes filles devraient essayer de vendre de petits paniers, Marguerite ne tut pas davantage le risque des quiproquos à venir :

«Si c'est un anglais qui l'achete on fera vraiment un beau couple ne pouvant pas parler l'un à l'autre.» (26 mai 1912).

#### IV. «On y voyait des coboys lançant leur corde sur des chevaux sauvages que nous appelons brancos.»

Faut-il s'en étonner dans une correspondance échangée entre deux jeunes filles qu'unissaient tant de souvenirs communs ? Assurément non : le sujet de prédilection concernait les distractions. Parmi elles, les soirées dansantes occupaient, et de fort loin, la première place. Ainsi dès sa seconde lettre, Marguerite se réjouissait à l'avance de la fête à venir :

«La semaine prochaine nous allons avoir une danse dans notre grainerie. Les filles vont envoyer des petits paniers qu'on va vendre aux enchères. Nous pensons nous amuser beaucoup ce soir-là Car si le temps est beau nous aurons beaucoup de monde. Dans ma prochaine lettre je t'en donnerais le résultat.

Je te dirais qui aura acheté le mien.» (26 mai 1912).

Dans le courrier suivant, elle s'empressa d'apprendre à sa cousine scaëroise que la soirée n'avait nullement déçu ses attentes :

«Dabord pour fêter notre arrivée tonton avait donné une danse après les semences. Les jeunes filles envoyaient des paniers. La grainerie qui est très grande était comble. Nous dansions au son des violons. La plupart des filles étaient habillés en blanc. Ne connaissant pas beaucoup les danses j'avais dabord un peu de frousse. Car nous ne dansons guère les danses de Bretagne. Mais de suite au commencement du bal, un jeune homme qui s'était fait présenter par tonton Cris me demande pour une quadrille. C'était la danse que je redoutais le plus. Mais une fois la première honte passée j'étais très contente de danser et plus je dansais plus j'en raffollais. Vers minuit commence la vente des basquet (paniers). On en a vendu jusqu'à quarante francs. Le mien avait été vendu trente francs. Cest un jeune homme breton qui l'avait acheté. C'était un joli petit panier. Tonton qui m'en avait fait cadeau l'avait payé dix francs. On a dansé jusqu'à quatre heure du matin. L'argent des paniers à été employé à acheté un jeu de bes-borl pour jouer le dimanche tantôt chez tonton tantôt chez les voisins.» (10 août 1912).

Ce fut encore avec le même enthousiasme que six mois plus tard, en plein hiver, la jeune fille se plut à renchérir :

«Moi aussi, chère Jeanne, je m'amuses beaucoup au canada. Surtout maintenant. Car c'est l'hiver qu'on a le plus de danses. Tonton en avait donné une la veille du nouvel an. Il donne encore une autre vendredi prochain. Il y avait beaucoup de monde La maison était pleine quoiqu'elle soit grande et vidée de tout le mobilier à l'exception du poêle et du buffet. Nous ne dansons pas ici les mêmes danses qu'en bretagne. Les danses préférées sont la quadrille, la valse, le toutsteps, la

french migonette. Mais la valse d'ici ne se fait pas comme en Bretagne.» (9 février 1913).

D'autres distractions venaient s'ajouter à ces soirées dansantes. Il y avait d'abord les nombreux spectacles offerts par la ville voisine, tels ce cirque et ce concours hippique qui ne manquèrent pas de frapper l'imaginaire de Marguerite :

«Une quinzaine après nous sommes allés voir un cirque de passage à Swift Current. C'était 5 francs l'entrée pour chaque. On y voyait des coboys lançant leur corde sur des chevaux sauvages que nous appelons brancos. Ils formaient un huit sur leurs pieds de devant et les jetaient par terre d'un coup sec. Il y avait aussi des filles qui montaient à cheval comme de vrais garçons. Des peaux rouges avec leurs plumes sur la tête. C'était très amusant. Il y avait des filles très agiles elles jetaient un morceau de papier par terre et sans descendre de leurs chevaux lancés au grand trot elles les ramassaient en passant. [...] L'autre semaine nous avons encore été à Swift Current. Nous avons été voir le concours. Nous y sommes restés deux jours pour tout voir. L'exposition et l'hypodrome étaient un quart de lieus de la ville. Nous y allions en automobile car ici, chère cousine se n'ait pas la mode de marcher. il y avait de belles courses. Il y avait la des chevaux qui faisait un Kilom. en 89 secondes. [...] Il y avait des carrousels de toutes sortes que je n'ai jamais vus en Bretagne. Mais s'est trop long à décrire. Enfin les deux jours se sont passés très vite car l'on s'était beaucoup amusé.» (10 août 1912).

Il y avait enfin les jeux que la jeune immigrée entreprit de pratiquer elle-même, que ce fussent les plaisirs de l'équitation en été... :

«Depuis quelque temps je commence à aller en selle. Car par ici tout le monde va à cheval, filles et garçons. La première fois j'avais un peu peur Mais tonton Bert m'accompagna. Maintenant mon plus grand plaisir c'est de faire une promenade sur ma petite jument Béret.» (10 août 1912).

... ou bien les joies de la glisse en hiver :

«Cet hiver nous avons eu peu de neige. Les traîneaux ont circulés pendant un mois. Que c'est amusant et doux. Ils glissent sur la neige sans donner aucune secousse.» (25 mars 1913).

Ainsi, un an après son départ du Finistère, Marguerite ne pouvait que naturellement se féliciter de sa nouvelle condition :

«Et je me amuse tout aussi bien que je faisais en Bretagne.» (25 mars 1913).

V. «Mais s'il me fallait retourner dans une ferme comme avant mon départ, alors pour rien au monde je n'y retournerais.»

On l'aura peut-être déjà remarqué, le ton de ces lettres n'est que superficiellement serein. À y regarder de plus près, il trahit en fait le désir récurrent d'opposer Bretagne et Canada au bénéfice de ce dernier. Ainsi, qu'il s'agît des pratiques culinaires ou vestimentaires, Marguerite se fit fort d'insister sur l'indiscutable supériorité matérielle de sa terre d'adoption :

«Par ici on ne fait pas des crampous<sup>10</sup> pas plus que du bara ségal<sup>11</sup>. Mais en revanche nous faisons notre pain blanc nous même. Mais il est facile à faire. Il est bien meilleur que celui des boulangers de Scaër et de Bannalec. Car quoique je ne sois pas encore bonne boulangère je pourrais sans honte montrer mon pain à Christophe Moysan<sup>12</sup>. Par ici la cuisine est bien meilleur qu'en Bretagne.» (10 août 1912).

<sup>10</sup> «Crêpes» en breton.

<sup>11</sup> «Pain de seigle» en breton.

<sup>12</sup> Boulanger scaërois, cousin germain de la mère de Marguerite.

«J'ai eu moins froid cet hiver au Canada qu'aux hivers que j'ai passé à Lojou. Quand je revenais de laver de stanq<sup>13</sup> tenant ma bassine de lessive je n'avais pas toujours trop chaud aux mains. Tandis qu'ici nous lavons dans la cuisine. Nous avons ici du poudre qu'on met dans l'eau et qui blanchissent les habits sans guère les froter. Nous sommes mieux habillés contre le froid qu'on est avec le costume de paysanne. J'ai acheté un manteau d'hiver de 125 F et que le vent ne traverse pas.» (9 février 1913).

Dans l'esprit de la jeune fille, de tels arguments ne pouvaient que démentir les idées fausses dont se nourrissaient pourtant les Bretons :

«A Scaër et Bannalec, l'on s'imagine que le Canada est un pays sauvage où l'on ne voit personne. Eh bien ici l'on est six jeunes filles toutes voisines l'une de l'autre. Plus qu'il n'y en avait dans la section de St Adrien. Il y en a une grecque, deux suédoises et deux norvégiennes. L'on est toutes de très grandes amies.» (26 mai 1912).

Très vite donc, il apparut très clairement que le retour en Bretagne ne serait pas chose facile :

«Tu me mettais en Pos-Criptum : Tu me dis que le pays est beau mais tu ne dis pas si tu plais ? Pouvais-je te le dire, chère Jeanne, quatre jours après mon arrivé ! Mais maintenant je puis te répondre. Je me plais beaucoup mieux au Canada qu'à Lojou. Nous comptons retourner en Bretagne un jour. Mais s'il me fallait retourner dans une ferme comme avant mon départ, alors pour rien au monde je n'y retournerais. Je resterais finir mes jours au Canada.» (26 mai 1912).

Cette idéalisation du Canada, corrélée au mépris de la Bretagne, recouvrait en réalité un profond malaise identitaire. En cela, l'écriture de Marguerite, tout à la fois indécise et outrancière, est celle d'une rupture en sursis.

VI. «Je vois que les jeunes gens d'ici peuvent faire de meilleurs maris que ceux de Bretagne.»

Les sentiments de la jeune fille évoluèrent toutefois assez vite. Dès le printemps 1913, Marguerite évoqua explicitement la perspective d'une installation définitive au Canada. Bien plus, elle informa sa cousine de son intention – sans doute nouvelle – d'y fonder un foyer :

«Tu me parle d'un voyage en France cette année. Je ne pense pas que je le ferais. Quant je quittais la France il y a deux ans je pensais y retourner cette année. Mais alors je ne connaissais personne ici. Maintenant je vois que les jeunes gens d'ici peuvent faire de meilleurs maris que ceux de Bretagne. Ils sont trop avare en Bretagne. Et tu sais que je ne désirais pas un mari avare ? En Bretagne ils regardent pour quelques sous de bonbons. Tandis qu'ici j'en connais un qui l'année passée pour le 1<sup>er</sup> de l'an m'a fait cadeau d'un bracelet de cinquante francs. Celui que j'ai sur mon photo. Et au milieu de l'été il m'a acheté un autre de 60 F. Tu vois qu'ils ne regardent pas pour quelques sous. Aussi je pense bien que je vais choisir mon maître ici.» (25 mars 1913).

Une année entière s'écoula avant que ne parvint à Scaër un nouveau courrier. Marguerite y annonçait son prochain mariage :

«Chère cousine fatiguée de faire la jeune fille je me désiste. Je vais être fiancée demain à Swift Current. Mon futur est jeune breton du Morbihan. Mais il demeure depuis longtemps au Canada. Mon mariage aura probablement lieu après la semaine pâques. J'aurais été heureuse de t'avoir pour fille d'honneur mais tu es si loin. Mon futur est très bon gar-

13 Village scaërois (dont le nom signifie précisément «étang» en breton).

çon il est très doux. Je serais la maîtresse dans le ménage. C'est ce qui m'a décidée a le marier. Il s'appelle Joseph Cloarec<sup>14</sup>. Souhaite le bonjour de ma part a toute la famille et particulièrement a Soisic. Ta cousine que t'aime et t'aimeras toujours. Margaret Carduner<sup>15</sup>.» (printemps 1914).

Le ton de la lettre tranchait singulièrement par rapport aux précédentes missives : plus posé, plus mûr pourrait-on dire, en tout cas moins gonflé d'émotion. Sans doute Marguerite avait-elle enfin fait son choix. Pourquoi dès lors continuer d'en parler, à sa cousine et à elle-même ? D'ailleurs... ce fut sa dernière lettre à destination d'une Bretagne qu'elle ne revit jamais<sup>16</sup>.

\*

\* \*

Au final, ce corpus de lettres présente donc un double intérêt. Par son contenu, il nous introduit de façon concrète dans le cours d'une vie marquée par l'expérience cruciale de l'émigration. Mais conçu en lui-même comme un acte psychologique et social, il éclaire aussi le profond conflit identitaire que la jeune émigrée dut affronter puis dépasser. En cela, l'existence de Marguerite, pour singulière qu'elle demeure, acquiert une exemplarité indiscutable.

## ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

### Généralités

GAUTIER (abbé Élie), *L'émigration bretonne*, Paris, Bulletin de l'Entraide bretonne de la région parisienne, 1953.

MACDONALD (Norman), *Canada, immigration and colonization, 1841-1903*, Toronto, McMillan, 1966.

### Sur l'émigration française vers la Saskatchewan

ANDERSON (Alan B.), «Ethnic identity Retention in French Canadian Communities in Saskatchewan», *Social Organization of Francophone Communities Outside Quebec*, Annual Meetings of the Canadian Sociology and Anthropology Association, University of Toronto, août 1974.

– «French settlements in Saskatchewan: historical and demographic perspectives», *Research Reports n° 5*, Research Unit for French-Canadian Studies, Department of Sociology, University of Saskatchewan, Saskatoon, octobre 1985.

FRÉMONT (Donatien), *Les Français dans l'Ouest canadien*, Winnipeg, Les Éditions de la Liberté, 1959.

LALONDE (André-N.), «L'immigration française et belge dans les Prairies canadiennes de 1870 à 1914», *Perspectives sur la Saskatchewan française*, Ottawa, Société historique de la Saskatchewan, 1983, p. 48-65.

<sup>14</sup> Une série de recoupements permet de préciser la trajectoire du nouvel époux : Morbihannais d'origine, Joseph Cloarec avait rencontré l'oncle de Marguerite, Bertrand Le Bihan, peu après l'arrivée de ce dernier au Canada. Devenu son domestique, il le suivit dans la région de Swift Current en 1909 ou 1910. Marguerite fit donc naturellement sa connaissance dès le printemps 1912. Il est intéressant de lire cette union comme l'expression d'un compromis entre une logique de convergence (une origine géographique identique) et une logique de divergence (une origine sociale différente). Deux questions méritent donc d'être posées : faut-il penser que l'expérience de l'émigration s'est accompagnée d'un affranchissement vis-à-vis des contraintes sociales prévalant dans la société rurale bretonne ? Ou bien faut-il plutôt conclure que la condition d'immigré a provoqué une recomposition spécifique des stratégies matrimoniales désormais fondées sur la valorisation de l'origine bretonne ? Cette dernière hypothèse invite alors à interpréter ce mariage comme une pratique sociale de transition, typique d'une intégration encore inachevée (des six frères et sœurs de Marguerite, aucun n'épousa un(e) Breton(ne) et seule Françoise Carduner convola avec un Français.

<sup>15</sup> L'anglicisation du prénom de Marguerite est particulièrement significative pour notre propos : elle commença dès le mois d'août 1912 et devint définitive à partir de février 1913.

<sup>16</sup> Marguerite Carduner mourut en 1963 au Canada.

LAPOINTE (Richard), TESSIER (Lucille), *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Ottawa, Société historique de la Saskatchewan, 1986.

PAINCHAUD (Robert), «Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest canadien, 1870-1920 : mythes et réalités», *Perspectives sur la Saskatchewan française*, Ottawa, Société historique de la Saskatchewan, 1983, p. 69-81.

QUENNEVILLE (Jean-Guy), «Les Fransaskois de la Saskatchewan (aperçu historique, démographique et linguistique)», *Research Reports n° 1*, Université de la Saskatchewan, Saskatoon, s.d.

STANLEY (G. F. G.), «French and English in Western Canada», *La dualité canadienne*, Toronto, University of Toronto Press, 1960.

#### Sur l'émigration bretonne vers l'Ouest canadien

CARIOU (Martine), *From Brittany to America (1820-1939)*, Université catholique de l'Ouest, 1987. (Mémoire de maîtrise de langues).

LE BIHAN (Jean), «Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920)», *Prairie Forum*, Canadian Plains Research Center, University of Regina, 22/1, printemps 1997, p. 73-101.

LE BORGNE (Emmanuel), «Du Léon au Manitoba (émigration de familles léonardes dans l'Ouest canadien, 1904-1908)», *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 177, janvier 1998, p. 21-30.

LE CLECH (Grégoire), «Un épisode marquant de l'émigration bretonne au Canada : la fondation

de la paroisse de Saint-Brieux (Saskatchewan, en 1904)», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. XCIII, 1967, p. 287-329.

- «Quelques figures de pionniers de l'émigration bretonne au Canada», *ibid.*, t. XCV, 1969, p. 277-304.

- «L'émigration bretonne au Canada au début du XX<sup>e</sup> siècle : le témoignage du pionnier Joseph Béléguic, de Douarnenez», *ibid.*, t. CVI, 1978, p. 219-237.

- «Les Bretons d'Amérique du Nord, d'Argentine et d'Australie», *Annuaire des dix mille Bretons*, Saint-Brieuc, Presses universitaires de Bretagne, 1971, p. 363-391 (étude reprise dans «Les Bretons d'Amérique du Nord, d'Argentine et d'Australie», *Dalc'homp soñj*, n° 11, 1984, p. 26-32, et «Dans les prairies de l'Ouest canadien», *ibid.*, n° 12, 1985, p. 8-14).

LE DOUR (Olivier), «Bretons d'Amérique : les pionniers des Montagnes Noires», *ArMen*, n° 55, 1993, p. 2-16.

#### Quelques éléments enfin dans les nombreuses monographies portant sur les régions de départ et d'arrivée de ce courant migratoire. Exemples parmi beaucoup d'autres :

LIGAON (Anne), *Gourin au XIX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Rue des Scribes Éditions, 1992.

WRIGHT (James F. C.), *Saskatchewan. The history of a province*, Toronto, McClelland and Stewart, 1955.

#### Résumé

Une famille d'agriculteurs scaërois émigra en 1912 dans la province canadienne de la Saskatchewan. Six lettres écrites par Marguerite Carduner, l'aînée des enfants, relatent les péripéties du voyage, les premières difficultés économiques et surtout décrivent avec précision les mécanismes complexes qui commandèrent l'intégration de cette famille dans son nouvel environnement social et culturel. La sérénité du ton n'est qu'apparente. En réalité, l'opposition récurrente entre Bretagne et Canada, terre natale et terre d'adoption, trahit le profond désarroi identitaire de la jeune Bretonne. L'objectif de l'article est de présenter les extraits les plus significatifs de la correspondance afin de mettre en évidence les principales dimensions de cette expérience migratoire.

### **Abstract**

In 1912, a family of farmers from Scaër emigrated to the Canadian province of Saskatchewan. Six letters written by Marguerite Carduner, their eldest child, relate their eventful journey to Canada, their first economic difficulties and describe in graphic detail the complex mechanisms regulating the integration of the family into their new social and cultural environment. The serene tone of these letters is only superficial, and the recurrent opposition between Brittany and Canada, between her native land and her country of adoption betrays the helplessness of the young girl. This article aims at publishing the most significant extracts of this correspondence so as to bring to the fore the chief dimensions of her experience.

### **Diverradur**

Eur famill labourerien douar euz Skêr a zo eet do chom, e 1912, d'ar Saskatchewan, eur rannvro euz ar Hanada. E-barz daou lizer skrivet ganti, ar gosa euz ar vugale, Marharid Carduner, e kaver eun dibun euz darvoudou ar veaj, an diêzamentou kenta e-keñver bevañs hag arhant eur wech erruet, ha dreist-oll, eun dezrevell resiz euz ar gwikefreou kendoueziet m'eo bet red tremen drezo a-barz aparchanti ouz an endro kevredel ha sevenadurel nevez. Diwar eur gwel eo sioul ha plên ar homzou. E gwirionez eun enebiez vouzar etre Breiz ha Kanada, douar he havell hag an hini he tegemer, a ziskuill pegen braz eo enkreuz ar Vreizadez yaouank trohet diouz he gwrizio. Pal ar studiadenn a zo kinnig an arroudennou heverka euz al liziri evid lakaad frêz war-wel pere eo bet disohou pouezusa an divroadenn-ze.